

...et si nous retournions en Oranie !

Lettre ouverte à M. François RIOLAND

J'ai le devoir, d'entrée, d'informer le lecteur que cette fois, je ne serai pas le guide qui le conduira au pays perdu, mais un compatriote, un de ces nostalgiques comme il s'en trouve tant dans cet Hexagone déboussolé à plus d'un titre.

Ainsi que me l'écrit notre Directrice, en me transmettant cette lettre "C'est une nouvelle bouffée d'air qu'elle vous apporte de Tlemcen". Une bouffée d'air de là-bas ! Mais je l'accepte et la respire avec un plaisir extrême et, si j'ose dire chaleureusement, car elle est bien de chez nous... D'une attachante cité où il y faisait vraiment bon et bien vivre. Mais de Tlemcen encore, dira-t-on ! Oui, encore, et je le pense comme je l'écris. Parce que la perle du Maghreb a tellement marqué ceux qui y sont nés, qui l'ont habitée, parfaitement connue et appréciée à tous égards.

Pour moi, elle reste tel un miroir qui sans cesse revient à l'esprit, devant lequel on s'est souvent interrogé, plus encore aujourd'hui qu'autrefois, en dépit des ans. Ce miroir, qui ne ternira pas comme tant d'autres que nous offrirent tous ces Princes qui nous ont gouvernés, c'est à mon sens l'image d'un être cher et honnête où se reflète le souvenir, "Un souvenir qui nous poursuit", ainsi que me l'écrit une amie.

L'auteur de cette lettre ouverte, s'adressant à Madame de TERNANT, s'exprime ainsi : "Vous voulez bien trouver ci-joint une lettre ouverte que j'adresse à M. RIOLAND, en faire ce que bon vous semblera; la publier par exemple. Je ne cherche pas la publicité; je désire simplement faire éprouver à d'autres Tlemcéniens, l'émotion que j'ai ressentie en lisant ses articles. Et pourtant, ils ne relataient pas l'époque que j'ai vécue. Et puis cela me permettra peut-être de retrouver des amis que j'ai perdu de vue depuis le mois de Juin 1962".

C'est signé Richard KOHN, 29, Avenue des Platanes, Code Postal 44400 REZE-LES-NANTES, dans le département de la Loire-Atlantique.

L'intéressé a été Commissaire de Police à TLEMCCEN, et il était âgé de 12 ans en y arrivant en 1938, à l'occasion d'une promotion de son grand-père, nommé dans cette ville en qualité d'Adjoint au Chef de la Brigade Mobile de Police Judiciaire.

J'ajouterai que cette lettre est publiée intégralement, sans y supprimer un iota, cela dit sans fausse modestie de ma part et, je peux l'avouer sans gêne d'aucune sorte, parce qu'elle est pour moi un encouragement à persévérer dans ce que je considère être une sorte de sacerdoce, une amicale mission, à l'endroit de mes compatriotes, malgré le poids des ans que je supporte au soir de mon existence. D'une existence agitée et chargée d'épreuves que le Créateur, que je remercie chaque jour, m'a aidé à supporter.

Et maintenant, mon cher Compatriote, vous avez la parole.

REZÉ, le 05 janvier 1985

Cher Monsieur,

A l'occasion d'un séjour chez un beau-frère, j'ai eu le plaisir de me plonger dans la lecture de plusieurs numéros de "L'ECHO DE L'ORANIE".

A ma grande confusion, je dois avouer que j'ignorais l'existence de cette courageuse revue qui m'a procuré des moments d'émotion que je ne croyais plus devoir éprouver depuis 1962, date à laquelle les événements que vous savez m'ont contraint à vivre durant 17 ans à ROUEN.

Je parlerai peut-être un jour des mauvais moments. Aujourd'hui je veux tout simplement remercier Geneviève de TERNANT pour la haute tenue de ses éditoriaux et tous ses collaborateurs qui, par leur foi en la valeur de notre sang, aussi mêlé soit-il et peut-être pour cela, ont su me transporter sur ma terre natale, qui m'est et me restera malheureusement interdite.

C'est surtout à vous Monsieur RIOLAND que vont ces lignes, vous qui avez su faire revivre notre TLEMCCEN et son département avec tant de précisions et d'émotion. Comme je regrette de ne pas vous avoir connu et de ne pas vous connaître...

Mais, comme pour mon abonnement encore récent à l'ECHO, il n'est jamais trop tard pour bien faire et je ne désespère pas d'avoir un jour l'honneur et le plaisir de m'entretenir avec vous. N'est-ce pas grâce à votre revue que j'ai pu reprendre contact avec les anciens du 6^{ème} R.T.A. et mon ancien colonel, l'actuel Général BLANCHE ?

A la lecture de vos articles, je me suis rendu compte que vos observations se rapportaient à des dates qui ne correspondent pas à celles où j'ai connu TLEMCCEN. Mais comme elles sont vivantes et restent pour moi bien réelles !

Pour que vous puissiez délimiter mes propres observations dans le temps, je vais me permettre de me présenter.

Je suis né à ALGER où mon père, qui serait aujourd'hui centenaire, a été gendarme puis Inspecteur de Police. A l'occasion d'une promotion, il a été nommé à TLEMCCEN, adjoint au Chef de la Brigade Mobile de Police Judiciaire qui se tenait alors, Allée des Ormeaux, un peu plus haut que la gare de TLEMCCEN.

J'avais douze ans et deux mois lorsque le train est arrivé en gare de cette ville où mes parents avaient déjà demeuré au début de leur mariage, mais que je ne connaissais absolument pas.

Cette fin d'après-midi d'avril 1938 m'a marqué ; tout était nouveau pour moi. Le soleil était un peu plus frais qu'à ALGER et l'air sentait plus la fleur d'oranger que le moisi des caves de Bab-El-Oued qui empestent les trottoirs de la capitale.

Notre déménagement devait arriver par la route et nous l'avons attendu dans notre nouvelle demeure, la villa "BENSID", située à ELKALAA inférieur, un peu plus bas que le cimetière chrétien, où nous devons connaître Monsieur FONADE Charles, le conservateur, qui devait devenir avec sa famille, de chers amis.

Comme vous devez vous en douter, le gamin que j'étais n'a pu rester en place bien longtemps.

Je me revois allant à la découverte de ce nouveau territoire, descendre vers la gare jusqu'au carrefour PONS, du nom du garage qui était installé à l'angle Sud-Est, et remonter la rue Bel-Abbès, passer les remparts et parvenir au Méchouar à l'entrée de la rue de France, à l'endroit même figurant sur la première page d'un numéro de L'ECHO DE L'ORANIE.

Bien qu'ayant vécu jusqu'alors à EL-BIAR, puis dans le quartier populaire de Bab-El-Oued, j'ai été surpris par la multitude de personnes qui me croisaient ou me dépassaient et surtout par ce brouhaha qui m'avait un moment étonné dès le carrefour PONS.

Avec le recul du temps, je crois pouvoir expliquer que ce bourdonnement bien particulier aux villes d'Afrique du Nord et notamment à TLEMCCEN, était dû en grande partie aux cris des enfants de toutes races jouant dans les rues et faisant de cette ville une immense cour de récréation.

Je les revois tous ces enfants, me fixant avec curiosité puis avec aménosité, me cherchant déjà des noises. En ce premier jour, j'avais eu de la chance; ils n'étaient pas en groupe et avaient mon âge.

J'ai pu me rendre compte par la suite qu'il fallait éviter les plus âgés, c'est-à-dire les plus forts, surtout lorsqu'ils étaient plus de deux. Ce n'est qu'une constatation; en aucun cas je veux dire que tous les petits Tlemcceniens étaient des pleutres.

En tout cas, ils étaient de véritables et attachants petits poulbots, que ce soit dans les quartiers arabes, notamment intra muros à proximité du garage des cars T.R.C.F.A., ex-RUFIE et ex-BENDIMERED ou dans le quartier juif, rue de la Synagogue ou rue du Rabb. Là, les gamins se chamaillaient ou s'injuriaient avec un accent bien à eux, en termes qui, malgré leur grossièreté, méritaient de passer à la postérité tant ils étaient amusants. Qui ne se souvient du gamin crachant à l'autre : "N'insulte pas les parents, la p... de ta mère !..."

"Ta mère..." en s'appuyant sur la "ta". C'était la pire des insultes !

Notre propriétaire, Monsieur BENSID, appartenait à une riche famille musulmane de TLEMCCEN. Il possédait une éducation et une distinction de grand seigneur. A mon âge, j'ai eu encore le droit d'être admis au quartier des femmes à l'occasion du mariage de l'une de ses filles. J'avais été émerveillé par la beauté de la mariée.

Mon père m'avait fait inscrire à l'Ecole DUFAY, au Nord de la ville, très éloignée de mon domicile. J'ai pris la classe du Certificat d'Etudes en marche à deux mois de l'examen.

Monsieur ALENGRIN, l'instituteur, m'avait placé à côté d'un élève qui devait devenir et rester l'un de mes meilleurs amis : Francis PARA.

Comme il fallait s'y attendre, je n'ai pas eu mon certificat cette année-là et ce ne fût pas la faute de l'instituteur de TLEMCCEN.

Je me suis honorablement rattrapé l'année suivante dans la classe du directeur, Monsieur LAVIOLE, un brave homme inflexible qui eut l'immense mérite de voir tous ses élèves reçus.

J'ai la photographie de cette classe devant moi... Et tous ces noms qui me reviennent à l'esprit... Me permettez-vous de les citer ?

Avec le temps ils prennent une certaine raisonnable et acquièrent une musicalité qui contraint la mémoire à revenir automatiquement à une époque et un lieu donnés.

Ce n'est pas sans un petit pincement de cœur que je revois à mes côtés, sur cette photographie :

- MUNOZ René, qui habitait la Pépinière et qui portait déjà dans son regard l'angoisse d'une mort prématurée qui devait le ravir à l'affection des siens peu de temps après.

- ESCOLANO René, avec lequel j'aimais bavarder bien plus tard lorsque je le revoyais à la Mairie de TLEMCCEN où il a été employé par la suite.

- MAURET Gilbert, qui habitait le quartier Agadir au Nord-Est de la ville et avec lequel, six ans plus tard, je devais aller à BLIDA pour m'engager dans l'aviation, sans résultat en ce qui me concerne et à mon grand désespoir.

- NEGGAZ Ahmed, qui fût ensuite mon pion au Collège de Slane puis un cher ami que je dus consoler lorsqu'il eut l'immense douleur de perdre son frère, le Caïd NEGGAZ, un grand ami de la France, assassiné par le F.L.N.

- CAPEL Henri, qui devint un grand et fidèle ami après une première confrontation musclée et qui eut la douleur de perdre son frère aîné à la guerre. Je me souviens aussi qu'un de ses parents devait être Consul d'Espagne à TLEMCCEN et qu'il fût par la suite employé aux P.T.T.

- ROUFFI Jules que j'ai revu médecin militaire par la suite.

- BENICHO Albert, qui ne figure pas sur la photographie mais qui possédait le cahier de science naturelle le mieux tenu et le mieux décoré de la classe. Il fût par la suite Gardien de la Paix.

- Et FERNANDEZ André, JURADO Paul, DRAY Maurice, BENDAHMANE Boumédienne, BENZEKRI Etienne, MARTINEZ Michel, ZATLA Belkacem, OUCI Mohamed, d'autres petits camarades que j'ai perdus de vue mais qui demeurent dans ma mémoire...

Après ce succès au C.E.P., mon père m'offrit une magnifique bicyclette achetée chez le marchand de cycles KARA-SLIMANE, installé rue de Bel-Abbès, intra-muros près de la porte du même nom, à côté d'un concurrent, et parent je crois, les 'CYCLES DJILALI', un peu plus bas que la grande épicerie de HADJ EDDINE.

Ce vélo que j'ai appelé avec affection "FERBLANTINE" m'a permis de me faire les mollets dans cette magnifique région montagneuse, couverte de forêts, entre 830 et 1000 mètres d'altitude, à 60 km à peine de la mer, c'est-à-dire des plages de RACHGOUN et de BENI-SAF.

Je me suis promené parfois seul mais le plus souvent avec des camarades, passionnés comme moi de promenades à bicyclettes. A l'époque, nous n'avions pas de mobylettes ou de moto pédaradantes et rapides pour nous faire remarquer des filles. Peu importe, elles nous lorgnaient quand même au cours de nos rodéos autour de leurs domiciles ou de leur collège et, si cela devenait nécessaire, nous faisons usage de nos petites poires fixées sur le cadre... Un "pouet, pouet..." impératif était infaillible et leur faisait tourner la tête dans notre direction. Nous n'en demandions pas plus à l'époque ! Comme les temps ont changé !!! A présent, ce sont les filles qui tournent autour de chez moi pour attirer l'attention de mes fils !

Cette bicyclette m'a permis aussi d'aller plus rapidement à l'école de BEL-AIR, route de Mansourah et du Maroc, dans la classe de Monsieur EDEE, un brave homme qui m'a laissé le souvenir d'un excellent pédagogue et d'un bon père de famille. Cette classe qui se trouvait dans l'école maternelle dirigée par son épouse, devait préparer à l'entrée à l'E.P.S.

J'y ai connu Louis GAUTHIER, plus communément appelé Loulou GAUTHIER. Nous nous sommes disputés la première place toute l'année, mais cela ne nous a pas empêché de devenir d'excellents amis et plus tard de "sortir ensemble".

Cette bonne année scolaire m'a ouvert les portes de l'E.P.S. située au Collège de SLANE, boulevard National, une ancienne prison disait-on !

Collège et E.P.S. étaient dirigés par M. GALLAND, un principal dont j'ai gardé en mémoire la petite taille qui ne diminuait en rien une autorité jalouse.

Et les "profs" : FOUTCHEOU, MIMISSE, pour ne citer que les surnoms. Que de chahuts qui se sont terminés en 2, 4 ou 6 heures de "colle" le dimanche surtout et parfois le jeudi.

Heures de colle qui nous privaient du "boulevard", c'est-à-dire de l'incommensurable plaisir d'arpenter la rue de France, après la messe et jusqu'à 12 H 30 ou 13 heures, de la place d'Alger au Méchouar et retour, avec des copains et ce, jusqu'à ce que le plus courageux se décide à aborder une fille qui ne demandait que ça mais qui faisait semblant d'être offusquée par le toupet du garçon...

Comme il était envié et respecté celui qui se promenait seul avec une fille !

Mes souvenirs reviennent en foule et se bousculent. Les noms de mes camarades de randonnée à bicyclette me reviennent à l'esprit :

- Roger DESSEZ avec lequel je partageais une autre passion, le saxophone,

- RABUT, qui a fait par la suite l'Ecole Hôtelière et qui doit être, à l'heure actuelle, un "grand Monsieur" dans l'hôtellerie,

- HUERTAS Jean, que nous surnommions NANOU, dont le père et le frère aîné étaient avocats et qui, je crois, doit être actuellement magistrat,

- Guy COCHET, un bon copain de classe dont le frère est devenu mon beau-frère, un certain Emile COCHET, que j'ai tant admiré avant qu'il ne connaisse ma sœur. C'était un ancien qui faisait partie du lot des champions de course à pied du Collège de SLANE, tels FERRER,

DESCAVES, Julien BRUN, pour lesquels nous vibrions lors des compétitions acharnées contre d'autres établissements, voire des militaires au stade de TLEMCCEN.

Je viens de parler de saxophone... La musique a occupé une grande place dans ma vie à TLEMCCEN. Tout d'abord avec M. TOUACHE, le chef de l'HARMONIE et PHILARMONIE de TLEMCCEN. Il avait un sale caractère, mais il m'a communiqué son amour de la musique. Il habitait à proximité de l'E.P.S. de filles et je me souviens que son épouse dispensait des leçons de piano à ma sœur.

Je me revois sur le kiosque à musique de la place de la Mairie le dimanche après la sortie de la messe... A la grosse caisse, il y avait notre impayable BIBI, qui s'appelait en réalité BIBI-TRIQUI. Il ne connaissait pas une note de musique mais, pour la galerie et vraisemblablement par mimétisme, il avait toujours la tête plongée dans un carton placé bien en évidence sur son pupitre. M. TOUACHE faisait des gestes désespérés pour qu'il le regarde et donne, en mesure, son dernier coup de grosse caisse et cymbale. C'était peine perdue...

L'orchestre s'arrêtait de jouer et BIBI, tout seul, poursuivait imperturbablement. Il levait alors la tête, toujours surpris d'être le seul à jouer et avait juste le temps d'éviter la baguette que, fou de rage, le "père TOUACHE" lui lançait...

Je revois au saxo alto Roger DESSEZ, déjà nommé, au saxo ténor André BELOIN, au trombone BABA-AHMED qui devait devenir un excellent médecin, à la clarinette DIB Abdelhamid et surtout le virtuose Monsieur Emile BERTRAND, un véritable artiste, malheureusement paralysé des jambes, ancien boucher, qui devint mon ami, tout comme son fils Claude. Je revois aussi à la trompette Emile JOUBERT, un transporteur routier qui demeurerait Allée des Pins, près du Grand Bassin, Félix SANTA-CRUZ et Vincent TOLEDO dit "Néné".

Mais ce fût l'orchestre de danse DEDE'S BOYS qui devait marquer le plus sérieusement ma vie musicale à TLEMCCEN et dans sa région.

Son chef était André BELOIN, déjà nommé; il avait su nous réunir et n'avait pas son pareil pour trouver des contrats. Il avait recruté un saxo alto virtuose, Raymond GOMEZ, chef de gare à LAMORICIÈRE, deux trompettes, SANTA-CRUZ et TOLEDO déjà nommés qui jouaient aussi de l'accordéon, Paul PERRIER dit "TITOU", violon, saxo, Georges LHERMINE le pianiste et votre serviteur au saxo alto, clarinette, accordéon et parfois piano pour soulager LHERMINE.

Il y avait enfin le batteur Emile KALIFA dit "Mimile" qui était tailleur à temps perdu. Ce brave Mimile qui n'avait pas son pareil pour donner le tempo à toute la formation.

Nous en avons fait des bals, à LA CHAUMIÈRE, route de la Gare, tenue alors par M. LECOQ, un agent d'assurance fils d'avoué puis par mon ami Henri dit "Riri" MASSOL qui, en son temps m'accompagna à la batterie lorsque, tout seul, peu avant la fin de la guerre, je faisais danser des copains.

Nous avons joué aussi au RELAIS, Maison MELIS, place d'Alger, alors tenu par M. FAROUZ qui lui aussi devint un ami et que j'eus la grande peine de revoir aveugle au HAVRE où il avait acheté un grand restaurant.

Et aussi à la Fête des Cerises à MANSOURAH, au Faubourg PASTEUR, à AIN-KIAL et toutes les fêtes de villages de TURENNE, EUGENE ETIENNE HENNAYA, MONTAGNAC, LAVAYSSIÈRE, DESCARTES et LAMORICIÈRE.

Dans ce dernier village, les organisateurs nous offraient un petit cochon de lait délicieusement rôti, après le bal à 6 heures du matin, arrosé par un vin du pays dont je n'ai pas besoin de faire la publicité...

Quelle était belle notre Algérie de cette époque non encore troublée ! Quelle était belle notre région de TLEMCCEN !

Cela m'a fait du bien d'en parler cher Monsieur RIOLAND, à votre manière, c'est-à-dire en battant le rappel de tous mes souvenirs de jeunesse ou plus exactement de certains souvenirs car ils ne sont pas tous rapportés ici, loin s'en faut.

Il serait intéressant à mon avis, que l'ECHO DE L'ORANIE ouvre une ou deux pages à ceux de ses lecteurs qui, comme vous et moi, ne veulent pas oublier puisque pour certains, comme moi, il n'est plus question de retourner au pays natal.

En attendant le plaisir de vous lire dans notre "ECHO", je vous prie de croire, cher Monsieur RIOLAND, à ma respectueuse considération.

Richar KOHN
Commissaire de Police Honoraire

C'est avec une émotion soutenue tout au long de cette chronique, que j'ai relu «*ce retour à un certain passé*», et je suis persuadé qu'ils seront nombreux, nos compatriotes de là-bas qui, avec M. KOHN, auront vécu cette époque où il y faisait bon vivre. L'auteur de cette promenade à travers les souvenirs, souhaite que d'autres compatriotes puissent, de temps à autre, adresser à l'ECHO une ou deux pages se rapportant à leur berceau. C'était déjà mon souhait, il y a 20 ans, lorsque j'ai invité les lecteurs à m'accompagner à travers le pays perdu... Ce souhait a été une réalité à plusieurs reprises, puisque des publications ont vu le jour, relatives aux centres de BOU-TLÉLIS,

ASSI-BOU-NIF, TURGOT, TASSIN, SAINTE LÉONIE, LE TÉLAGH, RELIZANE, ROCHAMBEAU, SAIDA et j'en passe, émanant de compatriotes dispersés çà et là à travers l'Hexagone. Personnellement, je souhaite vivement que d'autres lecteurs, en particulier d'anciens secrétaires de Mairie, sans doute mieux outillés que moi, car je présume qu'ils ont dû emporter les archives de leurs lieux de travail, se penchent sur le passé des centres où ils sont nés et qu'ils ont contribué à mettre en valeur sur tous les plans, économique, humain, social et bien sûr historique.

Mais revenons à TLEMCEM. Le plus sûr garant du destin de cette cité, c'était celui de la France et non celui de ce sempiternel bazar à chikayas qui est l'apanage du Moyen-Orient... «*Depuis 1842*, écrit Robert TINTHOIN, archiviste en chef du département d'ORAN, *la France l'a réveillée de sa torpeur des 16ème et 19ème siècles*». TLEMCEM était alors devenue un «*Joyau de l'Islam*», «*la Perle du Maghreb*». Depuis la braderie, ainsi que nous l'ont écrit plusieurs compatriotes qui ont voulu la revoir, notamment en 1983, «*le marasme est aujourd'hui la plaie de l'Antique Halte et de l'Eternel Séjour*», ces slogans justifiés dont l'administration des postes marquait les correspondances en les affranchissant.

En 1954, Raymond BLANC, le dernier maire de la cité, écrivait, à propos de son avenir : «*TLEMCEM, qui n'était qu'une paisible cité de 6.000 habitants, lorsque BUGEAUD y vint apporter la présence française, en comportera 100.000 dans moins de deux lustres*», ce en quoi il avait vu juste, et il ajoutait qu'elle «*demeurera la ville du calme et de la mesure où les poètes pourront continuer à chanter les charmes du passé et les vestiges prodigieux qui en sont précieusement conservés, à écouter le rossignol chanter dans ses jardins, mais deviendra aussi la capitale vivante, moderne et active de l'Ouest algérien*». En même temps, Albert VALLEUR, son ancien maire, Préfet Honoraire, exprimait lui aussi ses espérances dans l'avenir de cette future capitale : «*La chambre de Commerce de TLEMCEM avec, dans sa gestion, les ports de NEMOURS, utilisé aussi par le Maroc Oriental, et celui de BENI-SAF, port de pêche et d'exportation de l'arrondissement... nous permet d'envisager que les plus belles perspectives d'avenir peuvent légitimement être espérées pour la région de TLEMCEM, tant par sa situation géographique qui la désigne comme l'exutoire naturel de la production du Maroc Oriental et des territoires sahariens franco-marocain que par ses richesses naturelles, agricoles et minières*».

A l'avant-veille du largage de notre pays, alors qu'un tam-tam éhonté, orchestré par ordre, se faisait entendre à propos du «*célèbre*» plan de CONSTANTINE, ce piège à c... orniauds, dont on célébrait par avance une réussite extraordinaire de nature à ramener la paix dans tout le pays, à cette époque, 1959-62, la Chambre de Commerce de TLEMCEM était une réalité, et parmi les notables qui en étaient les membres actifs et dévoués, croyant encore que leurs espérances ne seraient pas trahies, figurait une personnalité, M. BENSID, en qualité de Président. Un Président conscient de la tâche ardente et ardue qui l'attendait, en vue de valoriser l'économie d'une région appelée à un bel avenir, de la moderniser pour en même temps procurer du travail à une population en croissance continue. Tâche ardente en raison des recherches minières bénéfiques du Sud-Oranais (cuivre d'Aïn-Sefra, minerais divers aux confins algéro-marocains, accroissement du trafic du chemin de fer de NEMOURS vers les régions pré-sahariennes, par une plus vaste exploitation du bassin charbonnier de DJERADA et de KENADZA, pour ne citer que ces entreprises à développer). Même sur le plan de l'élevage du cheptel ovin, à développer, accroître dans les Hautes-Plaines de cette région, l'avenir s'annonçait intéressant sur le plan de l'exportation des moutons vers la métropole et la Communauté Européenne. Ce n'était pas rêver, car c'était préparer l'avenir de l'Ouest-Oranais, un avenir auquel s'intéressait déjà à ORAN, des hommes réalistes, ceux-là même qui devaient constituer ce «*Comité d'Expansion Economique*» qui, hélas, devait capoter en raison des fluctuations de la politique des princes qui nous gouvernaient depuis 1958. Je crois que M. BENSID, cité plus avant, était devenu membre de ce Comité d'Expansion, et qu'il déplora amèrement, en 1962, l'exode de tout l'élément européen. Je peux même ajouter qu'il ne croyait pas à un tel départ massif, cela m'ayant été déclaré à plusieurs reprises par des compatriotes rencontrés après l'exode et s'étant rendus au pays quelques années après, pour diverses raisons, surtout affectives.

TLEMCEM et son avenir !! Aujourd'hui, et je n'exagère nullement, dans les cafés chantants de l'Esplanade du Méchouar, la musique qui berçait les cœurs des poètes écrivains et autres publicistes, dégustant le thé à la menthe, est devenue plus plaintive. Mieux ou pis, les paroles qui accompagnent les mélodies ne sont que répétitions de regrets : on n'y chante plus le travail, l'amitié, la gaieté, l'amour...

Pour en terminer avec les souvenirs évoqués par notre correspondant, et avec ces nouvelles réflexions de tout genre que sa «*Lettre ouverte*» m'a inspiré, le lecteur sera je crois satisfait de se laisser conduire quelques instants de plus à travers l'antique POMARIA, toujours vivante dans le cœur de tous ceux qui l'auront connue.

Les fleurs, les fruits, les plantes, les sources, ce qui constitue le bocage tlemcémien, sont et restent pour les nostalgiques de là-bas, la magnifique parure qui ont fait, de «*ce paradis de l'Eternité*», selon le poète de CORDOUE IBN KHAFFAGA, un écrin de verdure et de

senteurs agréables, où chantent la nature, la poésie et la langoureuse musique d'Andalousie évocatrice de CORDOUE, GRENADE, MALAGA, SEVILLE et de leurs lointains Califes.

Le rêve passe, que harcèlent les souvenirs et les images du passé. Ecoutons, amis lecteurs, -le temps d'oublier l'agressivité de la vie qui est depuis plus de 20 ans la nôtre- le tacatac jamais lassant des moulins des pentes vertes d'EI-KALA, les murmures énamourés des sources bleues, le gazouillis musical des oiseaux qui ont trouvé à TLEMCEM le refuge qui leur est propre. Toutes ces images étaient pour moi, il y a longtemps, très longtemps, une symphonie sans-à-coups, continue, qu'ELECTRE, me prenant par la main, me faisait goûter, en me conduisant à travers les légendes passionnantes, teintées de rose ou de sang, - ce rose des cerises ou ce sang des grenades, ces autres broderies de cette bonne et vieille cité, combien attachante de TLEMCEM, sur qui veille ABOU-MADIAN, le *Moul-EI-Blad*, c'est-à-dire le patron de la cité.

Je n'ai certes pas fini, je l'espère d'évoquer TLEMCEM, son accueillante région, ses légendes, les regrets de tous ceux qui y pensent encore. J'y reviendrai, si Dieu continue de me venir en aide, car je désirerais convier nos lecteurs à m'accompagner aussi ailleurs de ces lieux que tant de nos compatriotes ont de plus en plus, si on peut dire ancrés dans leur cœur. Cette fois, je terminerai cette chronique par une autre LETTRE, tout autre que celle publiée en tête de ces pages. Je dis toute autre, parce qu'elle est le «*cri du cœur*» d'un ami que j'ai entendu. De tant d'amis ou lecteurs de là-bas, encore traumatisés, que la conjoncture crisper et déroutent autant qu'hier à l'heure de l'adieu au pays.

Une lettre, parmi tant d'autres

Celle-ci vient de LYON, datée du 2 avril 1985, bien différente.

Cher Monsieur RIOLAND,

Nous avons travaillé plus de 20 ans, ensemble, en amis. Vous étiez, vous, au Cabinet du Maire, moi au Service de Madame MAZERES, Chef de Division. Nous avons toujours sympathisé. Je viens aujourd'hui vous prier de faire en sorte de publier dans l'Echo de l'Oranie, notre seul lien aujourd'hui dans l'Hexagone, la lettre que voici, sous le titre, si possible, de «*Désespoir Eternel*».

J'ai quitté ORAN le 5 juillet 1962, sous les balles, et Dieu sait s'il y en avait un peu partout en cette dramatique journée; à bord d'un bateau qui a franchi la passe à 19 heures. Le ciel était bleu, d'un bleu pur qui n'existe nulle part, avec un merveilleux soleil, introuvable par ici, invisible...

Comme beaucoup, j'ai été contraint d'abandonner ma chère cité, où dorment plusieurs générations des miens, qui avec d'autres, ont bâti de pied en cap une Algérie qui n'a jamais existé avant nous, qui ne figurait même pas sur une carte géographique. Sur le pont, au départ, les yeux gonflés de larmes, nous étions nombreux, les yeux fixés sur Santa-Cruz, qui chantions sans trop y croire : «*Ce n'est qu'un AU REVOIR mes frères...*».

Les dents serrées, avec la haine au cœur envers celui qui nous a sciemment trompés, qui aurait dû être rappelé dix ans avant, non pas par le Seigneur mais par le Diable, j'ai souffert de voir peu à peu s'estomper les images de mon pays. (Au stade de cette lettre, j'ai évoqué l'éloquent et courageux ouvrage de notre compatriote Oranais, Henri MARTINEZ «*Et qu'ils m'accueillent avec les cris de haine*» (Robert LAFFONT, Editeur)

Je ne cesse de penser, comme vous le rappelez souvent dans l'Echo, à mon école où l'on m'a appris, entre autres choses, à aimer notre Patrie la France. Je pense aussi à mes amis dispersés... Je pense plus encore à ceux de ma génération qui sont morts, selon la formule, «*Pour la France* », qui n'auraient pas compris cette trahison de ceux qui nous avaient fait de si belles promesses.

Je pense sans cesse à nos cimetières profanés, abandonnés par cette France et par un certain Clergé, heureusement en minorité, qui depuis la rébellion de 1954 n'a cessé de se pencher plus sur les «*assassins*» de nos enfants, de nos frères de confession catholique, de nos amis, en oubliant les criminels, en oubliant dans leurs prêches le pays perdu, les drames du Liban, de la malheureuse Pologne, de la Calédonie. Leur politique anti-marxiste, c'est du cinéma.

Sont-ils à plaindre ces Princes de l'Eglise et leurs chanoines ? Je ne le pense pas, car ils sont eux-mêmes les responsables du vide de nos églises. Mais je crois fermement en tant que chrétien, que Dieu les attend... qui leur demandera des comptes et leur fera payer nos souffrances.

Mon Cher Monsieur RIOLAND, je vous remercie d'avance de publier ma lettre, dont je prends l'entière responsabilité, en priant Dieu de vous permettre de persévérer longtemps, longtemps dans votre tâche qui, pour nous, est une aide pour supporter ce que vous définissez si justement «*l'Exil*».

Max PEDEMONTE
69009 LYON

Cet ami, connu depuis avant 1939, que je retrouve après plus de 20 de séparation, est un ancien combattant de 39/45, Médaillé du Travail dans la classe Vermeil, Chevalier du Mérite National, je passe sur le reste...

Je réalise parfaitement son état d'esprit, ses états d'âme justifiés, à l'écoute de tant de mensonges proférés à notre endroit par une certaine presse, à la radio, à la télévision. Comment ne pas être affecté et révolté, à l'annonce qu'en divers lieux de l'Hexagone, même les autorités officielles ont commémoré un 19 mars qui, pour nous tous, est un nouveau coup de poignard !

Non, ce n'est pas ça la France dont naguère ON nous vantait l'amour, la générosité de cœur. Mais où est-elle ? Cette dernière...

N'en disons pas plus, nos mouchoirs ne suffiraient pas pour sécher nos pleurs.

* * *

Choses et autres de là-bas

La guerre contre les bidonvilles s'étend sur tout le territoire. Que les bonnes âmes de chez nous ne versent de larmes, ni n'élèvent de protestations indignées et encore moins ne signent des pétitions à l'adresse de la Ligue des Droits de l'Homme, des Excellences ministérielles et autres, ni à S.O.S. Racisme de France et de Navarre. Il ne s'agit pas, rassurons-les sans retard, «des célèbres MINGUETTES» de la région lyonnaise, ni de celles ou ceux qu'une municipalité communiste de la grande banlieue parisienne a jetés à terre. Ni non plus de ceux qui «embaument» les environs de la Porte d'AIX à Marseille. Soyez vraiment rassurés bonnes gens au grand cœur, ce ne sont pas les «racistes» du Front National qui se livre à cette sale besogne. Non ! les bulldozers qui renversent et écrasent les bidonvilles et autres nids pestilentiels sont ceux qui ont fonctionné, dès le premier jour du printemps, à ALGER, ORAN, BONE, pour ne citer que ces villes où les habitants vivent à l'étroit, comme anchois ou sardines en boîtes ou barils. En apercevant d'épaisses fumées dans les ciels des lieux précités, les étrangers ont été surpris : d'aucuns se croyaient chez les ayatollas, d'autres de l'autre côté de la frontière de ces frères ennemis : mais ils furent rapidement rassurés à l'annonce par les ondes et par la presse : il ne s'agissait pas d'autre chose que purifier l'atmosphère après, manu militari, l'entassement des occupants des bâtiments rasés, direction bessif leurs douars d'origine. Cette opération en divers lieux du littoral, dite d'assainissement, a été saluée avec enthousiasme par les membres des Assemblées Populaires Communales, bien qu'elle ait provoqué un accroissement du nombre des chômeurs. En effet, de nombreux occupants de ces bidonvilles y ont perdu leur emploi de docker occasionnel, portefaix et homme de peine, et à leurs protestations, ON leur a répondu : «Dobarassek ! Il y a encore dans le bled des terres à cultiver». Pour parfaire ce nettoyage par le vide et pour réanimer certains villages où ne poussaient plus

que des figuiers de Barbarie, ces nouveaux transfuges ont été invités, après inscription sur registres spéciaux et relevés d'empreintes digitales, à ne plus remettre les pieds dans les cités en bordure de mer ou du Tell, et à se reconverter avec les moyens (?) du lieu d'origine, dans leurs villages respectifs pour ainsi dire. Sans autre forme de procès, ni indemnités d'aucune sorte : l'Algérie Populaire, ce n'est pas la France.

Second épisode d'Assainissement ?

Cette fois, à quelques jours d'intervalle, il s'est agi de la célèbre CASBAH-d'EL-DJEZAIR, vestige de la période turque, nid à puces, rats et autres bestioles, aussi à malfrats, mauvais garçons, «hommes de peine et filles de joie» selon un ouvrage célèbre resté hélas dans ma bibliothèque d'ORAN. En la circonstance, le vendredi 26 avril 1985; les autorités n'ont pas employé la manière douce, pas plus que les habitants, et une véritable émeute a éclaté, qui a nécessité l'intervention d'importantes forces de police pour y remédier.

Les raisons de cette chikaya sont multiples, mais on disait là-bas qu'elles se rapportaient en particulier à la dégradation d'une grande partie des lieux et que les nombreuses réclamations auprès de l'autorité municipale, sollicitée en vue de porter remède à la consolidation de diverses maisons à l'intérieur de ce «lieu historique» et en bordure aussi du quartier, étaient restées sans réponse.

En outre, l'effondrement d'un immeuble et de trop nombreuses coupures d'eau, par trop souvent renouvelées, ont mis le feu aux poudres et provoqué la colère de nombreux habitants. Ce sont paraît-il (FRANCE-INTER du 27 avril) des jeunes gens qui sont descendus dans la rue et ont manifesté en plein centre de la cité, en vociférant même sous les fenêtres de l'ancien Palais d'Hiver, où est installé le Comité Directeur F.L.N.

Police anti-émeutes, canons à eau ont déchainé davantage la colère, et les pompiers et infirmiers des ambulances ont eu à intervenir pour purifier l'atmosphère rendue irrespirable par l'emploi de grenades lacrymogènes, dont les gaz ont incommodé beaucoup de femmes et d'enfants.

Il est difficile, lorsqu'une certaine agitation se manifeste en Algérie, d'obtenir davantage de renseignements, car on le sait depuis toujours, la presse est aux ordres et ne peut pas toujours exprimer son opinion. Il est indéniable que cette secousse a fait du bruit et des dégâts. La presse du lendemain a condamné avec vigueur le comportement irresponsable des mécontents», et un communiqué officiel émanant des autorités stipulait que «l'ordre sera assuré par tous les moyens, quelles qu'en soient les conséquences».

Pour tous autres détails à ce sujet, se renseigner auprès des çadets et marins du porte-hélicoptère "JEANNE-D'ARC", ce navire-école de la marine française qui, pour la nième fois depuis la braderie et le fourbi d'EVIAN, faisait escale dans l'ancien repaire des Barbaresques.

François RIOLAND

L'AGONIE D'ORAN LE LIVRE NOIR DU 5 JUILLET 1962

Historique des faits par Claude Martin

Témoignages recueillis par l'Echo de l'Oranie et Geneviève de TERNANT

Je soussigné :

Adresse :

commande 1 exemplaire à 120 F franco

commande exemplaires à 120 F franco soit x 120 = F

et joins mon paiement par chèque, C.P. ou mandat-lettre au nom de l'Echo de l'Oranie-Livre noir, 11 avenue Georges Clémenceau 06000 NICE.

Suite de la Vie Sportive

Un souper Samedi soir de 80 couverts, le banquet le lendemain de 150, les échanges de balles, de boules et de souvenirs ne manquèrent pas.

L'an prochain à VIENNE chez l'ami MERINE - crossman international - qui a

accepté la charge lourde, mais combien agréable, de maintenir cet esprit de camaraderie si cher aux anciens du GALLIA.

* * *

● Monsieur ARNAUD Albert prie tous les anciens du G.S.L.O. de lui communiquer leur adresse afin de préparer des retrouvailles. 32, Rue André Andoli, Castelroc 13010 Marseille.

● Un annuaire des anciens sportifs d'Oranie est en préparation.

Classés par discipline sportive les noms seront portés avec l'adresse actuelle. Il est demandé à tous les anciens dirigeants de Club ainsi qu'à tous les anciens du Sport Oranien de bien vouloir écrire à l'Echo de l'Oranie à l'attention de Messieurs Picon Georges ou Vaney Louis, 11 Avenue George Clémenceau - 06000 Nice.